

L'été de mes 11/17 ans

Alexandre Lampron

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lampron, A. (2020). L'été de mes 11/17 ans. *24 images*, (195), 73–75.

L'été de mes 11/17 ans

par ALEXANDRE LAMPRON, directeur de la photographie

**C'est en discutant avec des amis
que j'ai réalisé dernièrement
à quel point j'avais eu une
quantité impressionnante d'emplois
durant ma jeunesse.**

Je crois que c'était important pour mes parents que j'apprenne le plus tôt possible à gagner et gérer mon propre argent. Lorsque je voulais quelque chose, il fallait que je puisse me le payer moi-même. Toutefois, cette vertu du travail a souvent été en conflit avec ma paresse intrinsèque et ma perte d'intérêt subite.

Toujours est-il que j'ai commencé à onze ans à passer le journal, pour ensuite faire des travaux ménagers chez des particuliers. Puis, j'ai été engagé pour faire l'inventaire d'un magasin de boutons, j'ai été pompiste, patrouilleur cycliste, laveur de voitures, tondeur de pelouse, gardien d'enfants, j'ai travaillé dans un

couvoir de poulet, j'ai été déménageur de cabanons, plongeur, monteur de salles de conférences, vendeur de sapin de Noël, peintre à domicile, animateur de maison de jeunes, plongeur encore, j'ai travaillé sur une ferme, fait de la rénovation et j'en passe.

L'école secondaire fraîchement terminée, j'allais vivre mon dernier été chez mes parents à Sorel.

Je devais amasser mes sous afin de partir en Allemagne pendant une année complète. C'est en cherchant un énième boulot que je suis tombé sur mon premier emploi différent de tous les autres : projectionniste au cinéma de Saint-Germain de Grantham. Situé à environ 45 minutes en



↑ Retour vers le futur 3 de Robert Zemeckis (1990)

voiture de Sorel, le ciné-parc semblait être le lieu de travail optimal pour un jeune « motté » comme moi. À cette époque, j'avais une Oldsmobile Cutlass Ciera 82 brun/jaune avec des sièges plus confortables que des *lazy boy*. Ne pas m'endormir au volant était un enjeu majeur.

Bref, je me rappelle être arrivé dans cet endroit mythique pour la première fois en tant qu'employé. Un vaste champ vallonné de garnotte, parsemé d'une forêt de poteaux sur lesquels il y avait des haut-parleurs rétro, déjà désuets à l'époque. Cet endroit que nous fréquentions quand j'étais jeune était associé depuis toujours au plaisir des fins de semaine et des grandes sorties. Maintenant, c'était moi qui en étais responsable. J'étais le nouveau projectionniste.

L'émerveillement m'avait fait me stationner juste en dessous de l'écran de 40 pieds de large et je me souviens de cette marche sans fin entre ma voiture et la cantine centrale où

m'attendait, intrigué par mon stationnement distant, le gérant. C'est lui qui m'a tout appris sur ce métier. Je devais m'occuper des deux cabines de projection. Il y avait dans ce travail quelque chose de sacré. Le film semblait être quelque chose de fragile et les projecteurs dispendieux. Il y avait un protocole à suivre pour ne pas se tromper dans l'ordre d'assemblage des bobines. Toute cette méthodologie méticuleuse et nécessaire afin d'enfiler la pellicule dans lesdits projecteurs était pour moi une sorte de responsabilité divine. Elle demandait une attention particulière et procurait un stress que je n'avais jamais vécu en tondant la pelouse ou en comptant des boutons.

C'était le début de la saison et le ciné-parc n'était pas très achalandé. Les premiers jours, je restais dans les cabines et je regardais les films. Les mêmes films. Sans arrêt.

C'était l'année de sortie de *Minority Report*, *Bourne identity*,

Resident Evil, 28 Days Later, Catch Me if You Can, Mr. Deeds, Collateral Damage, Spider-man ainsi que beaucoup de suites comme *Lord of the Rings 2, Men in Black 2, Blade 2, Austin Power 2, James Bond 10...*

Parmi tous ces films américains, il y avait aussi quelques films québécois, dont *Séraphin : un homme et son péché, Les Dangereux, Le collectionneur...* faut dire que ce n'était pas une grosse année pour le cinéma québécois.

En plus de regarder des films, je pouvais observer les gens : les familles qui venaient en mode pique-nique sur lit de gravel, les amoureux qui ne regardaient pas les films, les gangs d'amis en pick-up qui apportaient leur caisse de son et de bières, les couples dans leurs chaises pliantes qui changeaient d'écran en plein milieu du film par ennui ou par désir de rentabilité et les adolescents qui essayaient de payer moins cher en se cachant dans le coffre arrière de la voiture de leur ami...

C'est tout de même étrange cette activité qu'est le ciné-parc : regarder un film en groupe, divisé en plusieurs sous-groupes, compartimentés dans des lieux clos et individualisés, tout ça par l'entremise d'un pare-brise fissuré et d'une transmission radio à qualité variable. La voiture : cet espace de réconfort dans lequel nous dépensons énormément de temps de nos vies de façon plus ou moins volontaire et où l'intimité se partage côte à côte et non face à face.

Au bout d'un moment, le gérant s'est bien rendu compte que je ne

faisais pas grand-chose durant les projections, alors s'ensuivit toute une panoplie de tâches connexes : changer les titres de film sur la grande affiche de quarante pieds, tirer les mouettes avec un fusil à plomb, détruire les nids d'abeilles, peindre la clôture, ramasser les déchets autour des voitures (beaucoup de condoms), laver les toilettes... Puis, ce travail de rêve en est devenu un comme tous les autres, et mon intérêt a subitement disparu. J'ai ultimement été mis à la porte le soir du party de fermeture pour cause de « vol de Slush », m'empêchant ainsi de poursuivre ma carrière de projectionniste au cinéma durant l'hiver.

La plupart des ciné-parcs ont depuis fermé leurs portes et le métier de projectionniste a bien changé. Moi aussi d'ailleurs. Ça fait bientôt dix ans que je fais le même métier de directeur photo et lorsque je vais au cinéma, je ne peux m'empêcher de penser à la précarité de ces lieux de diffusion et à leur éventuelle disparition.

Dernièrement, le ciné-parc de Boucherville a annoncé la fermeture de ses portes, après 46 ans d'existence. Ça m'a fait repenser au ciné-parc de St-Germain.

À mon ciné-parc... fermé depuis longtemps déjà.

Et à cet été où j'ai découvert la sainte sacralité du « Ô combien grand » cinéma.

P.-S. Un jour, je vous raconterai comment on m'a renvoyé du Superclub Videotron de Drummondville.